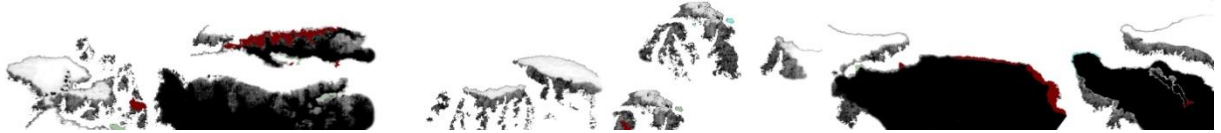


Des paysages ?



Sans titre, 2018, estampe numérique, 30 x 160 cm

L'atelier de Carole Beugniet expose de multiples fragments de paysage gravés. Des bouts de papier, ses découpes, des rognures suspendues tissant un volume, quelques confettis collés au mur se découvrent dans les interstices d'une série dont les cercles parfaits, infimes, disposés en pointillé font contrepoint à l'exploration de la ligne noire du burin. Ligne(s) d'horizon(s) et constellation ? Des lignes incisives s'accordent et s'affrontent aux vapeurs de l'encre colorée ou obscure, aux lisières frangées, aux coulures faussement hasardeuses, aux giclées, aux nuées qui surgissent de la pratique singulière de Carole Beugniet. Graveur, la tension de son geste se mue en relâche.

La concentration nécessaire à la pratique du burin offre la ligne tendue d'un horizon franc, sert le partage entre ciel et terre ou entre un proche et un lointain. *Au Bout du jardin*, réalisé au burin en 2013 souligne par son titre cet écart tout en jouant des distances car le là-bas est ici, le végétal est à portée de main esquissé dans l'impétuosité que ne permettrait apparemment pas le trait rude et pondéré du burin. De même, *D'ici, là*, réalisé en 2014, ouvre une perspective vers le lointain de formes montagneuses, *Chine Géométrie*, 2015, compose une intrication entre la griffe du monotype et le dessin numérique sur papier de Chine encollé. L'artiste relie la tache à la ligne, l'herbe à l'humide des dunes ou des vagues dans les *Oyats*, 2013, la fluidité à l'épaisseur d'une stase. La ligne en effet s'étiole parfois dans les viscosités de l'encre. Carole Beugniet explore la technique, le médium, ses outils et ouvre ainsi les frontières de la gravure, si tant est qu'elle ait des limites.

L'atelier dévoile son processus que l'on peut retrouver dans les tirages à condition d'observation. Des paperolles, petits tirages roulés formant un triptyque, grands formats en rouleau s'érigeant en volume ou accrochés, déroulés, tapissant une marge du sol où apparaissent et viennent poindre les détails non-figuratifs, mais pas informes, des strates de ses paysages. Carole Beugniet parle « d'idée du paysage ». Cette idée du paysage elle la cherche dans ses manipulations de la gravure et du dessin qu'elle ne traite jamais comme croquis préparatoire. Des paperolles rappelant les papiers collés des manuscrits de Marcel Proust, ajouts et amendements pour recouvrir la sensation perdue toutefois intemporelle dans la réminiscence. Ainsi les frises, les rouleaux, les pliages géométriques, les reliures, les assemblages, les caches et réserves sur les matrices, les essuyages sont des retours et détours pour préciser le détail de paysage, pour régénérer et poursuivre son projet faufilé d'un métissage de pratiques. Un tas de tirages sur des papiers différents posé sur une table forme un cube strié où le fragile interrompt la masse du volume. Carole Beugniet le donne à voir par la photographie, *Sans Titre*, 2018, tirage sur papier d'art, 50 x 50 cm. Une pile de papiers où le spectateur découvre en ses facettes des horizons et des couches géologiques, retrouve le cheminement de la pensée de l'artiste mis en acte, oscillant entre légèreté et gravité. Carole Beugniet préfère la sensible effiloche à la froideur d'une découpe au cutter. Le duveteux des franges accueille les imprégnations colorées d'une encre de gravure et le cube devient feuilleté, chaque feuille délicatement arquée par l'humidité nécessaire au tirage. Le paysage comme territoire permet à Carole Beugniet de traiter de son épure et de sa diversité, d'en combiner, assembler, des fragments. Le détail, l'infime du paysage, son émotion forment le projet de sa pratique, son *disegno*, dessin et dessein.

Elle procède dit-elle par « récolement », terme soulignant le répertoire d'un inventaire, l'artiste le détourne en un archivage, en une banque d'images où le document pérenne est une capture d'un instant d'émotion lié au paysage. Carole Beugniet sait bien que cet événement échappe, que le génie du lieu est versatile. Elle glane « ce qui la séduit », le sentiment du paysage. Elle est aussi charmée par une ligne paysagère marquée entre le béton d'un sol et le mur de briques blanches. Partout elle (re)trouve son sujet, nul besoin d'aller sur le motif. C'est l'intuition, comme une connaissance directe et immédiate d'une réalité présente à l'esprit, qui construit cet archivage fortement lié au pressentiment du savoir-faire de l'artiste. Elle récolte des images pour ce qu'elle peut en tirer et jamais reproduire. Ainsi, son « récolement » est « un archivage intérieur ». Elle ne le regarde pas d'ailleurs, les images ne sont pas des modèles ; mais c'est là, dans un fichier de son ordinateur. Et, dans l'atelier, c'est l'étape d'après qui est visible. Comme l'ubac solaire du premier jet de la vision impulsant la création mène à l'adret, son versant obscur. Les noirs de Carole

Beugniet sont issus d'un lent processus passant de la contemplation à la maîtrise des gestes du graveur. Des manœuvres multiples oscillant chez elle entre rigueur, tension de la ligne du burin et sa trajectoire, et liberté de la nappe brumeuse. Il y a une alliance de la concentration et de la distraction rappelant l'esthétique des paysages de Shitao et la nécessité de l'artiste à devenir bambou pour le peindre. Lorsque Carole Beugniet décrit ses grands formats exposés à la Maison de la Culture d'Amiens pour l'exposition *Paysages Cassés* en 2016 elle parle aussi de cette fusion, de ce rapport intime avec le paysage, de cette recherche de « l'essence ». En vis-à-vis elle avait accroché quatre dessins, *Sans Titre*, 2016, 170 x 70 cm, et un grand triptyque, 280 x 100 cm, chaque estampe. Dessins issus d'une série de monotypes, *Sans Titre*, 2015, 30 x 10 cm, où la forme n'est pas déposée au pinceau mais surgissant des taches d'encre et de gouache tirées et étendues entre deux plaques frottées l'une contre l'autre. Par ce procédé, elle recherche la vivacité du détail de paysage et c'est ce micro-événement qu'elle agrandit, devenant ainsi le lieu de bifurcations dans sa pratique : format et échelle dépassant le plateau de la presse, entrecroisements d'encre de Chine, de pastel noir, de coulures d'aquarelle, de poudre de fusain, ascension du regard par les lézardes des blancs qu'elle préserve comme un souffle, comme un vide entre les brillances et les veloutés des noirs. On le retrouve dans *Entre-Deux*, 2017, 78 x 53,5 cm, où le centre « forme » le vide. Bifurcation encore par la liberté gestuelle, à ce moment-là elle avait besoin d'amplitude, ôtant les remords, les retours inépuisables de la pointe sur la plaque de cuivre soumise à la reproductibilité, et enfin, orientation nouvelle de son travail vers le numérique avec le triptyque.

Sur la table de travail, dans l'atelier, se trouvait aussi déployé un grand paysage panoramique en cours de réalisation. La vision frontale laisse place à la vue d'en haut, au détail-monde car se succèdent dans cette focale du cartographique ses explorations numérisées puis retouchées par le travail de l'estampe numérique. Le geste de l'artiste est évacué mais s'ajoute le crayon de couleur, l'aplat aussi se défend du trait gravé, et pourtant... Une frise que l'on roule ou que l'on déroule dans le temps, comme le cylindre de la presse opère son trajet et grave une trace de paysage sur le papier.

Stéphanie Smalbeen
décembre 2018